

différentes sortes de jeux, et offrit des sacrifices, accompagnés de festins et de fêtes dont il prenait la dépense dans les trésors du roi ; mais il pourvut par lui-même au bon ordre, à la disposition des lieux, à la distribution des rangs, aux égards, aux politesses dus à chaque convive, suivant son mérite ou sa dignité. Il y fit paraître tant de discernement, tant d'attention et d'exactitude, que les Grecs ne pouvaient voir sans admiration que dans des choses de simple amusement il montrât tant de diligence et de soin, et qu'un homme chargé de si grandes affaires observât dans les plus petites jusqu'à la moindre bienséance.

Mais la satisfaction la plus douce qu'il goûta dans ces fêtes, ce fut qu'au milieu de tant d'appréts si magnifiques et si bien ordonnés, il était lui-même pour tous les assistants le spectacle le plus agréable et la jouissance la plus douce. Aussi disait-il à ceux qui admiraient dans ces occasions son goût et sa magnificence qu'il fallait la même intelligence pour bien ranger une armée en bataille et pour bien ordonner une fête, afin de rendre l'une plus redoutable aux ennemis, et l'autre plus agréable aux spectateurs. Mais on loua surtout sa grandeur d'âme et son désintéressement ; car il ne voulut pas même voir la



Fig. 49. — Le Jupiter de Phidias.

quantité immense d'or et d'argent qui se trouva dans les trésors du roi ; et il la fit remettre aux questeurs pour être portée au trésor public. Il permit seulement à ses fils, qui aimaient les lettres, de prendre les livres de la bibliothèque du roi ; et, en distribuant les prix de la valeur, il ne donna à Tubéron, son gendre, qu'une coupe d'argent du poids de cinq livres. C'est ce Tubéron qui, comme nous l'avons déjà dit, vivait lui seizième, dans une petite terre qui suffisait à l'entretien de sa famille. Ce fut, dit-on, le premier meuble d'argent qui entra dans la maison des Éliens ; et encore y fut-il introduit par l'honneur et par la vertu. Jusque-là eux et leurs femmes n'avaient connu ni l'or ni l'argent dans leurs meubles.

Après qu'il eut réglé avec tant de sagesse les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs, et exhorta les Macédoniens à ne pas oublier qu'ils devaient aux Romains la liberté, à la conser-

ver par leur union et par la bonté de leur gouvernement. Il partit ensuite pour l'Épire, avec un ordre du sénat d'abandonner le pillage des villes de cette contrée aux soldats qui avaient fait avec lui la guerre de Macédoine. Voulant donc les surprendre toutes à la fois, en leur laissant ignorer son dessein, il fait venir de chaque ville dix des principaux citoyens ; et, après leur avoir donné l'ordre d'apporter, à jour marqué, tout l'or et tout l'argent qu'ils avaient dans leurs maisons et dans leurs temples, il les renvoie chacun avec un centurion et un détachement de troupes, sous prétexte de chercher et de ramasser tout cet or. Le jour venu, toutes ces troupes, en un seul et même instant, se répandent dans les villes, pillent et enlèvent tout ; et en une heure soixante-dix villes sont saccagées et cent cinquante mille hommes réduits en servitude. Quand on partagea le butin, ce pillage affreux, cette destruction totale, ne produisirent aux soldats que onze drachmes* par tête. Il n'y eut personne qui ne frémit d'horreur de l'issue de cette guerre, où l'on avait ruiné une nation entière, pour ne procurer à chaque soldat romain qu'un gain si modique.

Paul-Émile, après cette expédition, qui répugnait à la douceur et à l'humanité de son caractère, descendit à la ville d'Oricum¹, où il s'embarqua avec son armée, et remonta le Tibre sur la galère du roi : elle était à seize rangs de rames, et il l'avait décorée des armes captives et des plus riches étoffes de pourpre. Les Romains, sortis en foule au-devant de lui, l'accompagnaient du rivage cette galère, qui voguait lentement ; et le cortège présentait le spectacle d'une pompe triomphale qu'on décernait d'avance à ce général. Mais les soldats qui avaient jeté un œil d'envie sur les trésors du roi, et qui n'y avaient pas eu autant de part qu'ils l'avaient espéré, étaient irrités contre Paul-Émile ; dans leur ressentiment, ils l'accusaient d'avoir eu un commandement dur et despotique, et se montraient peu disposés à lui procurer les honneurs du triomphe. Servius Galba, ennemi personnel de Paul-Émile, sous qui il avait servi en qualité de tribun, ayant reconnu cette disposition des troupes, osa dire ouvertement qu'il ne fallait pas le laisser triompher. Il aigrit encore le mécontentement des soldats par les accusations calomnieuses qu'il répandit parmi eux, et demanda aux tribuns du peuple de remettre l'assemblée à un autre jour, parce

1. Ville et port de mer de la Macédoine.

qu'on était déjà à la huitième heure¹, et que les quatre heures qui restaient ne lui suffiraient pas pour développer tous ses chefs d'accusation. Les tribuns lui ayant ordonné de proposer sur-le-champ ce qu'il avait à dire, il fit un long discours qui ne contenait que des injures et des calomnies, et qui consuma le reste de la journée. Quand la nuit fut venue, et que les tribuns eurent renvoyé l'assemblée, les soldats, devenus plus audacieux, s'attrouperent autour de Galba, et, ayant fait une ligue entre eux, ils s'emparèrent dès le matin du Capitole, où les tribuns avaient indiqué l'assemblée. Dès que le jour parut, on prit les suffrages, et la première tribu rejeta la proposition du triomphe. Le peuple et le sénat, en ayant été instruits, furent indignés de l'affront qu'on faisait à Paul-Émile; mais, tandis que le peuple ne témoignait son mécontentement que par des paroles inutiles, les principaux sénateurs, se récriant sur l'indignité d'un tel refus, s'excitent mutuellement à réprimer la licence et l'audace des soldats, qui se porteraient enfin aux violences les plus odieuses si on ne les empêchait en cette occasion de s'opposer à un triomphe aussi bien mérité que celui de Paul-Émile. Ils s'ouvrirent donc un passage à travers la foule, montent en grand nombre au Capitole, et demandent aux tribuns de suspendre leurs suffrages jusqu'à ce qu'ils aient fait leurs représentations aux soldats.

Toute l'assemblée s'arrête et garde un profond silence. Alors Servilius, homme consulaire, qui, provoqué à vingt-trois combats singuliers, avait tué tous ses ennemis, s'avance au milieu de l'assemblée: « Je connais aujourd'hui mieux que jamais, leur dit-il, tout le mérite militaire de Paul-Émile, en voyant quels grands exploits il a faits avec une armée si pleine d'insubordination et de licence. J'admire que ce peuple, qui s'applaudit tant de ses triomphes sur les peuples de l'Illyrie et de l'Afrique, s'envie à lui-même la satisfaction de voir le roi de Macédoine, toute la gloire d'Alexandre et de Philippe, captifs des armes romaines et conduits en triomphe. N'est-ce pas une inconséquence bien étrange, qu'après avoir sacrifié aux dieux sur le premier bruit d'une victoire incertaine qui se répandit dans la ville; après les avoir priés de vous faire connaître promptement la vérité de cette nouvelle; aujourd'hui que votre général vous apporte lui-même une victoire bien avérée,

1. Deux heures de l'après-midi.

vous veuillez priver les dieux des actions de grâces et des honneurs qui leur sont dus, et vous-mêmes de la joie publique qui doit suivre un tel succès? Est-ce donc la grandeur de votre prospérité que vous craignez, ou voulez-vous ménager un roi captif? Encore vaudrait-il mieux que votre opposition à ce triomphe vint de la pitié pour ce prince que de l'envie contre votre général. Mais tel est l'excès de licence auquel votre faiblesse a laissé monter la malice de quelques particuliers, qu'un homme qui n'a jamais reçu de blessure, dont le teint frais et vermeil prouve qu'il a toujours été nourri délicatement à l'ombre, ose décider du talent de vos généraux et de leur droit au triomphe: et cela devant nous, qui avons appris par tant de blessures à juger du courage ou de la lâcheté de ceux qui nous commandent. » En disant ces mots, il ouvre sa robe, et montre sur sa poitrine les cicatrices sans nombre des blessures qu'il avait reçues. Ensuite, en se retournant, il se découvrit par mégarde plus que la bienséance ne le permettait; et voyant rire Galba: « Tu ris, lui dit-il, de l'état où tu me vois, et moi j'en fais gloire devant mes concitoyens; c'est en passant les jours et les nuits à cheval pour leur service, que j'ai reçu ces meurtrissures. Mais, ajouta-t-il, prends les suffrages des soldats; je vais descendre, et les suivre les uns après les autres, pour reconnaître les malveillants, les ingrats, et tous ceux qui dans leur service aiment mieux être flattés que commandés. »

On dit que ce discours en imposa si fort aux mutins et changea tellement leurs dispositions, que toutes les tribus discernèrent unanimement le triomphe à Paul-Émile. J'en décrirai l'ordonnance et la marche. On avait dressé dans les théâtres où se font les courses de chevaux, et qu'on appelle cirques, dans les places publiques et dans tous les lieux de la ville d'où l'on pouvait voir la pompe, des échafauds, sur lesquels se placèrent les spectateurs, vêtus de robes blanches. On ouvrit tous les temples, on les couronna de festons, et on y brûla continuellement des parfums. Un grand nombre de licteurs et d'autres officiers publics, écartant ceux qui couraient sans ordre de côté et d'autre, ou qui se jetaient trop en avant, tenaient les rues libres et dégagées. La marche occupa trois jours entiers; le premier suffit à peine à voir passer les statues, les tableaux et les figures colossales, qui, portés sur deux cent cinquante chariots, offraient un spectacle imposant. Le second jour, on vit passer également sur un grand nombre de

chariots les armes les plus belles et les plus riches des Macédoniens, tant d'airain que d'acier, et qui, nouvellement fourbies, jetaient le plus grand éclat. Quoique rassemblées avec beaucoup de soin et d'art, elles semblaient avoir été jetées au hasard par monceaux : c'étaient des casques et des boucliers, des cuirasses sur des bottines, des pavois de Crète, des targes de Thrace, des carquois entassés pêle-mêle avec des mors et des brides ; des épées nues et de longues piques sortaient de tous les côtés, et présentaient leurs pointes menaçantes. Toutes ces armes étaient retenues par des liens un peu lâches ; et, le mouvement des chariots les faisant se froisser les unes contre les autres, elles rendaient un son aigu et effrayant ; la vue seule des armes d'un peuple vaincu



Fig. 50. — Soldats triomphateurs portant les dépouilles de l'ennemi.

inspirait une sorte d'horreur. A la suite de ces chariots marchaient trois mille hommes, qui portaient l'argent monnayé dans sept cent cinquante vases dont chacun contenait le poids de trois talents¹, et était soutenu par quatre hommes. D'autres étaient chargés de cratères d'argent, de coupes en forme de cornes, de gobelets et de flacons, disposés de manière à être bien vus, et aussi remarquables par leur grandeur que par la beauté de leur ciselure. Le troisième jour, dès le matin, les trompettes se mirent en marche ; ils firent entendre non les airs qu'on a coutume de jouer dans les processions et dans les pompes religieuses, mais ceux que les Romains sonnent pour exciter les troupes au combat. A leur suite étaient cent vingt taureaux qu'on avait engraisés ; leurs cornes étaient dorées, et leurs corps ornés de bandelettes et de guirlandes. Leurs conducteurs qui devaient les immoler étaient de jeunes garçons ceints de tabliers richement brodés, et suivis d'autres jeunes gens qui portaient les vases d'or et d'argent pour les sacrifices. On avait placé derrière eux ceux qui étaient chargés de l'or

1. C'était le petit talent romain, qui pesait soixante livres. Tout l'argent monnayé faisait la somme de onze millions quatre cent vingt et un mille cinquante francs. Les vases en forme de cornes, dont il est question, conservaient le souvenir de ces temps reculés où l'on faisait des vases à boire avec des cornes d'animaux.

monnayé ; il était distribué comme la monnaie d'argent, dans des vases qui contenaient chacun trois talents ; il y en avait soixante-dix-sept. Ils étaient suivis de ceux qui portaient la coupe sacrée, d'or massif, du poids de dix talents, que Paul-Émile avait fait faire, et enrichie de pierres précieuses. On portait à la suite les vases qu'on appelait antigonides, séleucides, thériclées, et toute la vaisselle d'or de Persée ; on voyait ensuite le char de Persée, et ses armes surmontées de son diadème.

A peu de distance marchaient ses enfants captifs, avec leurs gouverneurs, leurs précepteurs et leurs officiers, qui, fondant tous en larmes, tendaient les mains aux spectateurs, et montraient à ces enfants à intercéder auprès du peuple et à lui demander grâce. Il y avait deux garçons et une fille ; leur âge tendre les empêchait de sentir toute la grandeur de leurs maux, et un si grand changement de fortune les rendait d'autant plus dignes de pitié, qu'ils y étaient moins sensibles. Peu s'en fallut même que Persée ne passât sans être remarqué tant la compassion fixait les yeux des Romains sur ces tendres enfants, et leur arrachait des larmes ! Ce spectacle excitait un sentiment mêlé de plaisir et de douleur, qui ne cessa que lorsque cette troupe fut passée. Persée venait après ses enfants et leur suite ; il était vêtu d'une robe noire et portait des pantoufles à la macédonienne ; on voyait à son air que la grandeur de ses maux lui en faisait craindre de plus grands encore, et lui avait troublé l'esprit. Il était suivi de la foule de ses amis et de ses courtisans, qui marchant accablés de douleur, baignés de larmes, et les regards toujours fixés sur Persée, faisaient juger à tous les spectateurs, que, peu sensibles à leur propre malheur, ils ne déploraient que l'infortune de leur prince. On dit que Persée avait fait prier Paul-Émile de ne pas le donner en spectacle et de lui épargner la honte d'être traîné au char du triomphateur. Ce général, méprisant sans doute sa lâcheté et son amour pour la vie, répondit : « Ce qu'il me demande était déjà en son pouvoir et l'est encore aujourd'hui, s'il le veut. » C'était lui faire entendre qu'il devait préférer la mort à la honte ; mais, trop lâche pour se la donner, et amolli par je ne sais quelles espérances, il devint une des dépouilles qui relevèrent le triomphe de son vainqueur. Après cette dernière troupe, on vit passer quatre cents couronnes d'or, que les villes avaient envoyées à Paul-Émile par des ambassadeurs, pour prix de sa victoire.

Enfin paraissait le triomphateur, monté sur un char magnifiquement paré ; mais il n'avait pas besoin de cette pompe majestueuse pour attirer tous les regards : vêtu d'une robe de pourpre brodée en or, il tenait dans sa main droite une branche d'olivier. Toute son armée en portait aussi, et suivait son char, rangée par compagnies, chantant, ou des chansons usitées dans ces sortes de pompes et mêlées de traits satiriques, ou des chants de victoire pour célébrer les exploits de Paul-Émile, qui, admiré et applaudi de tout le monde, ne voyait pas un seul homme de bien porter envie à sa gloire. Mais il est sans doute un dieu chargé par les destins de rabattre toujours quelque chose des grandes prospérités, et de faire un tel mélange dans la vie des hommes, qu'elle ne soit pour personne entièrement pure et exempte de maux ; en sorte que ceux-là, suivant Homère, soient réputés les plus heureux, pour qui les événements favorables compensent les accidents fâcheux.

Paul-Émile avait quatre fils, dont les deux aînés, Fabius et Scipion, étaient, comme on l'a déjà dit, passés par adoption dans des familles étrangères ; des deux autres qu'il avait eus d'une seconde femme, et qu'il élevait dans sa maison, l'aîné, âgé de quatorze ans, mourut cinq jours avant le triomphe de son père, et l'autre trois jours après, à l'âge de douze ans. Il n'y eut pas un Romain qui ne partageât sa douleur, qui ne frémit de crainte en voyant la cruauté de la fortune, qui n'avait pas honte d'introduire un si grand deuil dans une maison où régnaient la prospérité et la joie, pleine de sacrifices d'actions de grâces, et de mêler les gémissements et les larmes aux chants de victoire et de triomphe. Mais Paul-Émile, pensant avec sagesse que la force et le courage sont nécessaires à l'homme, non seulement contre les armes des ennemis, mais encore contre les attaques de la fortune, sut tellement balancer des événements si contraires, que, jugeant le mal effacé par le bien et ses pertes personnelles balancées par les prospérités publiques, il ne fit rien qui pût rabaisser ou ternir la grandeur et l'éclat de sa victoire. Après avoir rendu à l'aîné de ses fils les honneurs de la sépulture, il triompha comme je viens de le dire : et le second étant mort après son triomphe, il assembla le peuple, et loin de parler en homme qui eût besoin de consolation, il consola lui-même ses concitoyens de la douleur que leur causaient ses propres infortunes.

« Je n'ai jamais craint, leur dit-il, aucun des accidents humains ;

mais entre ceux qui nous viennent des dieux, j'ai toujours redouté l'extrême inconstance et l'inépuisable variété de la fortune ; je la craignais surtout dans cette guerre, où, toujours porté par ses faveurs comme par un vent propice, je me suis continuellement attendu à quelque tempête qui amènerait pour moi un changement funeste. En effet, ajouta-t-il, en un seul jour j'ai traversé la mer Ionienne, et j'ai été de Brundusium à Coreyre ; je suis arrivé en cinq jours à Delphes, où, après avoir fait des sacrifices à Apollon, je me suis rendu en aussi peu de jours en Macédoine ; j'y ai purifié l'armée avec toutes les cérémonies d'usage ; et, commençant aussitôt mes opérations militaires, j'ai terminé en quinze jours une guerre si importante par la victoire la plus glorieuse. Ce cours rapide de prospérités m'inspirait une juste défiance de la fortune ; et, n'ayant plus aucun danger à courir de la part des ennemis, j'ai redouté son inconstance dans mon retour, où je ramenaient si heureusement une armée victorieuse avec des dépouilles immenses et des rois captifs. Arrivé sans aucun accident auprès de vous, et trouvant la ville dans la joie, dans les fêtes et les sacrifices, je ne m'en suis pas moins défié de la vicissitude du sort, sachant que ses faveurs ne sont jamais pures, et que l'envie manque rarement de mêler son amertume aux plus grands succès. Mon âme, toujours pleine d'inquiétudes, toujours tremblante sur ce que l'avenir réservait à Rome, n'a été délivrée de ses craintes que lorsque le destin a précipité ma maison dans un si grand malheur, et qu'il m'a fallu au milieu même des jours sacrés de mon triomphe ensevelir presque en un même jour deux fils qui me donnaient les plus grandes espérances, les seuls que je me fusse réservés pour héritiers de mon nom. Je suis maintenant à l'abri des grands dangers, et j'ai une ferme confiance que votre prospérité sera solide et durable. La fortune est assez vengée des faveurs que nous en avons reçues dans cette guerre, par les maux qu'elle a versés sur moi : elle a fait voir dans le triomphateur autant que dans le roi qu'il a amené en triomphe un exemple frappant de la fragilité humaine, avec cette différence que Persée vaincu a toujours ses enfants, et que Paul-Émile vainqueur a perdu les siens. »

Tel fut le discours qu'il prononça dans l'assemblée du peuple, et que lui inspira cette grandeur d'âme qui lui était naturelle et qui n'avait rien d'affecté. Quoiqu'il fût très touché des malheurs de Persée, et qu'il eût le plus grand désir d'adoucir son sort, la

seule chose qu'il put obtenir pour lui, ce fut de le faire transférer de la prison publique dans un lieu plus propre, où il pût mener une vie moins dure. Il y était gardé avec soin; et, suivant la plupart des historiens, il s'y laissa mourir de faim. D'autres racontent sa mort d'une manière étrange, et qui peut-être est sans exemple. Ils disent que ses gardes, irrités contre lui pour quelque sujet de mécontentement qu'il leur avait donné, et ne pouvant pas le maltraiter autrement, imaginèrent de l'empêcher de dormir; qu'épiant avec soin les moments où il s'assoupissait, ils employaient toutes sortes de moyens pour le tenir éveillé, et qu'il mourut de cette insomnie continuelle. Deux de ses enfants moururent aussi; le troisième, nommé Alexandre, devint un habile tourneur, et faisait en ce genre les ouvrages les plus délicats. Il apprit aussi la langue romaine, qu'il parlait et qu'il écrivait si bien, qu'il fut nommé greffier, et qu'il remplit cette charge auprès des magistrats avec beaucoup d'intelligence et d'adresse.

La conquête de la Macédoine eut encore un grand avantage, qui mérita à Paul-Émile la reconnaissance du peuple : il rapporta dans le trésor public des sommes si considérables, que les Romains n'eurent plus à payer d'impôt jusqu'au temps d'Hirtius et de Pansa, qui furent consuls vers la première guerre d'Auguste et d'Antoine. Mais ce qu'il y a de particulier et de remarquable en lui, c'est que, singulièrement chéri et honoré du peuple, il resta toujours attaché au parti de la noblesse : il ne dit et ne fit jamais rien dans la vue de flatter la multitude; sur toutes les affaires publiques, il se concerta toujours avec les premiers et les plus distingués d'entre les citoyens : c'est le fondement du reproche qu'Appius fit dans la suite à Scipion l'Africain, lorsque, étant tous deux les premiers personnages de Rome, ils briguaient ensemble la charge de censeur. Appius était porté par le sénat et par la noblesse, dont sa famille avait toujours suivi le parti. Scipion, déjà si grand par lui-même, jouissait encore de toute la faveur du peuple. Appius, le voyant arriver sur la place publique, entouré d'une foule de gens de la plus basse condition, qui tous avaient été esclaves, mais d'ailleurs très propres à cabaler, à soulever la populace, à tout arracher par des clameurs, par des intrigues, et même par des voies de fait, s'écria d'une voix forte : « O Paul-Émile ! gémis dans les enfers de voir le héraut Émilium et le séditieux Licinius conduire ton fils à la dignité de censeur ! »

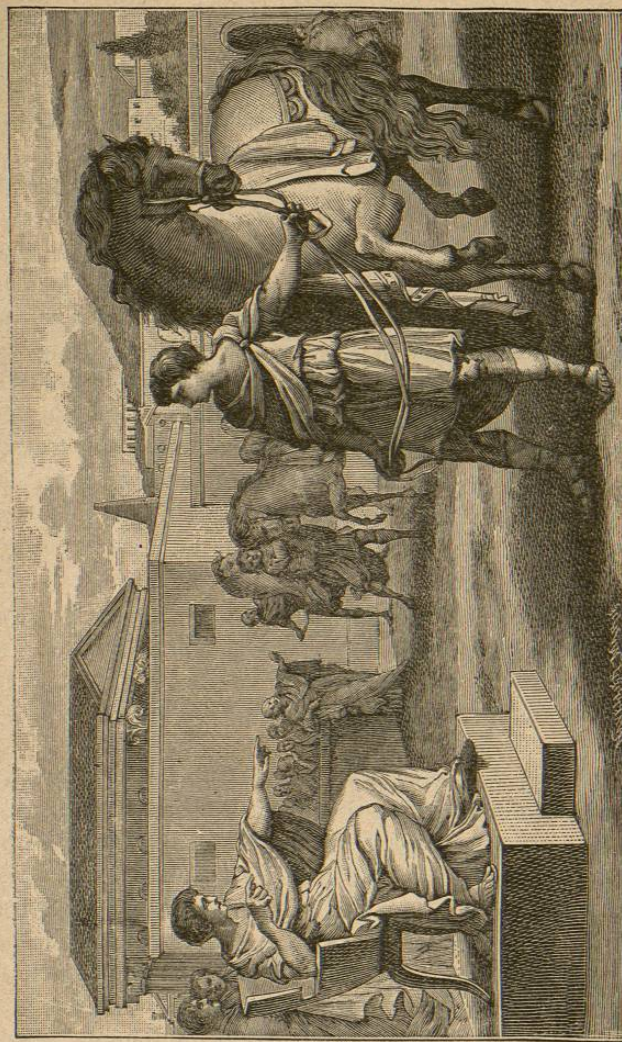


FIG. 51. — Censeur romain passant la revue des chevaliers.

Scipion gagna cette faveur du peuple, en faisant tout pour lui; Paul-Émile, au contraire, toujours attaché aux intérêts des nobles, ne fut pas moins aimé des plébéiens que ceux qui s'étudiaient le plus à les flatter et à leur complaire. C'est ce que le peuple fit voir par les différents honneurs qu'il lui décerna, et en particulier en l'élevant à la censure, dignité la plus sacrée de toutes, qui outre plusieurs autres droits dont elle jouit donne celui de s'enquérir de la vie et des mœurs des citoyens. Les censeurs peuvent chasser du sénat un sénateur qui se conduit mal, et y faire entrer ceux qu'ils en jugent dignes. Ils punissent aussi les jeunes gens débauchés, en leur ôtant leur cheval. Ces mêmes magistrats font l'estimation du bien des particuliers et le dénombrement du peuple. Dans la censure de Paul-Émile, le nombre des citoyens inscrits fut de trois cent trente-sept mille quatre cent cinquante-deux. Il nomma prince du sénat Émilium Lépidus, décoré déjà quatre fois de ce titre honorable. Il dégrada trois sénateurs, qui n'étaient pas des plus distingués; il fut, ainsi que Marcius Philippe son collègue, très modéré dans la revue des chevaliers. Après avoir terminé les affaires les plus importantes de sa magistrature, il fut attaqué d'une maladie qui, après s'être annoncée d'abord comme très dangereuse, s'adoucit ensuite, et parut seulement devoir être longue et difficile. Il s'embarqua, par le conseil de ses médecins, pour aller à Élée, ville d'Italie, où il demeura longtemps dans une maison voisine de la mer, et y vécut fort tranquille. Les Romains eurent du regret de son absence; et dans les théâtres, ils témoignèrent souvent par leurs cris le désir extrême qu'ils avaient de le revoir.

Obligé enfin d'assister à un sacrifice solennel, et se croyant d'ailleurs assez bien rétabli, il revint à Rome et fit le sacrifice avec les autres prêtres, entouré d'une foule immense qui s'empressait de lui témoigner sa joie. Le lendemain, il offrit aux dieux un sacrifice d'actions de grâces pour sa guérison; après quoi il rentra chez lui et se coucha. Mais tout à coup, avant qu'il pût s'apercevoir d'aucune altération dans sa santé, il perdit connaissance, tomba dans le délire et mourut au bout de trois jours, après avoir réuni dans sa personne tous les avantages qu'on regarde comme les sources d'une vie heureuse. On célébra ses funérailles avec la plus grande magnificence, et sa vertu y fut honorée des ornements les plus riches et les plus glorieux qui puissent décorer un convoi. Ces

ornements n'étaient ni l'or ni l'ivoire, ni tout l'appareil d'une vaine et ambitieuse somptuosité, mais l'affection, le respect et la reconnaissance que lui témoignaient ses concitoyens et ses ennemis eux-mêmes. Tout ce qui se trouvait alors à Rome d'Ibériens, de Liguriens et de Macédoniens, y assista. Les plus jeunes et les plus forts d'entre eux portèrent son lit funèbre, et les plus âgés le suivaient, en appelant Paul-Émile le bienfaiteur et le sauveur de leur patrie. Car non seulement dans le temps de ses conquêtes il les avait traités tous avec beaucoup de douceur et d'humanité, mais tout le reste de sa vie il n'avait cessé de leur rendre service et de leur montrer autant d'intérêt que s'ils eussent été ses amis et ses parents. On dit que tout le bien qu'il laissa montait à peine à trois cent soixante-dix mille drachmes, dont il fit héritiers ses deux fils. Mais Scipion, le plus jeune des deux, qui était passé par adoption dans la maison de Scipion l'Africain, une des plus riches de Rome, abandonna toute la succession à son frère.



Fig. 52. — Les Parques.